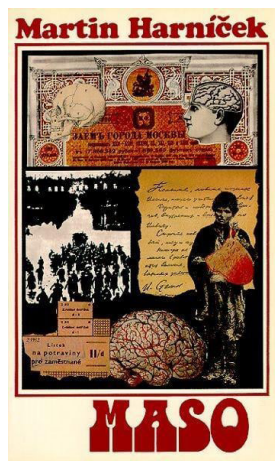


C'est une vraie saloperie, ton livre !

Interview de Martin Harníček

Avec *Viande*, ton objectif était-il de développer une critique sociale et politique, ou plutôt de raconter un cauchemar personnel, un conte horrifique ?

Les deux, probablement. Qu'est-ce qui m'a amené à coucher tout ça sur le papier, d'ailleurs ? Une discussion avec mon ami [l'artiste] Karel Trinkewitz. Je lui ai fait lire mon texte *O Albinovi*, et il m'a dit que c'était amusant, parce que Pavel Kohout venait justement de publier en samizdat un roman similaire sous le titre *Katyně* [*L'exécutrice*, Albin Michel, 1980], et que décidément, « les grands esprits se rencontrent ». Évidemment, les deux œuvres étaient en quelque sorte critique du mal, et, dans mon cas, ce mal était lié au système dans lequel nous vivions. Comme mon ami voulait lire autre chose de moi, je lui ai promis d'écrire en un mois un truc « explosif ». J'ai fouillé dans les tiroirs de mon cerveau et je me suis souvenu d'un trip sous acide qui remontait au Nouvel an 1969, une période encore bien imprégnée par l'invasion de la Tchécoslovaquie par les troupes soviétiques, six mois plus tôt. Trois semaines après, j'ai remis le texte à Trinkewitz. Il était très enthousiaste et s'est mis à produire immédiatement, sous forme de collages, des illustrations qui constituaient déjà en elles-mêmes, indépendamment du texte, un motif de « haute trahison » pour le régime. Ensuite, le livre est remonté jusqu'à Václav Havel, qui publiait sous forme de samizdat, à l'époque. J'ai alors eu ma petite heure de gloire. Et mon nom me suffisait désormais pour que je me revendique comme dissident.



Ce qui frappe à la lecture de *Viande*, c'est que le livre se révèle extrêmement pertinent pour comprendre non seulement la dictature communiste, mais aussi la société capitaliste actuelle. Penses-tu, à l'époque, que ce roman pourrait avoir cet écho aussi pour les sociétés de l'autre côté du mur ?

On détestait les « bolchéviques », comme on les appelait alors, c'est pourquoi on cherchait à les « persécuter » en pensée. Mais, avec une certaine licence poétique, il me semble que la situation décrite dans le livre peut correspondre au monde entier. J'espère sincèrement ne pas avoir été une sorte de Nostradamus, même si les choses semblent malheureusement prendre un peu cette direction.

Peut-on lire *Viande* comme un manifeste végétarien ?

J'ai essayé à deux reprises de devenir végétarien, mais je n'ai pas réussi à le rester. Feue ma belle-mère, qui avait reçu un exemplaire du livre, a commencé à le lire en mangeant un jambon-beurre. Il paraît qu'elle a déclaré que c'était ignoble, mais elle n'a pas refermé le livre : elle a préféré laisser son sandwich de côté, pour le finir plus tard.

La langue dans laquelle s'exprime le narrateur de *Viande* est redondante, obsessionnelle. Dans quelle mesure ce style est-il lié à son propos, son état mental ?

Le fait que le texte soit écrit à la première personne et que l'auteur – moi, en l'occurrence – ait voulu créer un personnage aussi déshumanisé que possible joue certainement un rôle. Pendant que j'écrivais, bien sûr, il fallait que je me mette dans sa peau, mais je ne m'identifiais absolument pas à lui. Le personnage joué par Henry Fonda dans *Il était une fois dans l'Ouest* était un assez bon modèle, à l'époque : on peut se dire qu'un tel salaud n'a jamais pu exister. Je crois que j'ai réussi à faire pire que lui par l'écriture. Et j'ai été heureux de retrouver le même genre d'ordure, des décennies plus tard, avec le personnage de Max Aue dans *Les Bienveillantes*.

Les communautés décrites à la fin du livre sont-elles inspirées des communautés hippies des années 60-70 ?

J'ai eu les cheveux longs, c'est vrai, j'ai aussi pris de la drogue, bref : j'ai été une espèce de hippie. Mais je n'ai jamais vécu dans une communauté, même si je me suis retrouvé dans toutes sortes de lieux improbables. Pour ce texte, il me fallait faire intervenir des « braves gens », c'est tout. Et les hippies n'en étaient certainement pas, surtout en Tchécoslovaquie. Nous avions la même propension à la criminalité que le reste de la population. C'était une belle époque, mais certainement pas une époque idyllique.

***Viande* a été traduit en allemand peu après sa sortie, puis, plus récemment, en polonais et en coréen. Sais-tu comment le livre a été accueilli dans ces différents pays ?**

Je crois que ça a fait flop, comme la plupart des livres qui sont publiés, du reste. Mais je ne m'y suis pas beaucoup intéressé, et je ne sais plus très bien comment ces traductions ont vu le jour. Quelqu'un a dû me demander s'il pouvait publier le livre, j'ai donné mon autorisation, c'est tout. Les critiques et les retours, je m'en fichais pas mal ; cela dit, la plus belle critique, c'est celle que j'ai reçue de la StB, la police politique du régime tchécoslovaque, une forme allégée de la Gestapo nazie. À l'époque, j'ai été convoqué pour un interrogatoire, et l'un des flics m'a hurlé dans les oreilles : « C'est une vraie saloperie, ton livre ! Encore une espèce d'allégorie censée nous représenter, c'est ça ? » Là, je savais que j'avais écrit un truc valable.

Quelles sont les utopies / dystopies qui ont pu t'inspirer pour créer l'univers de Viande ? Quels films d'horreur, quelles BD éventuellement ? As-tu lu d'autres livres construits sur l'idée d'une société cannibale ?

J'avais lu pas mal de choses, et j'aurais du mal à dire ce qui a vraiment pu m'influencer. Probablement tout ce que j'avais ingurgité ; les jeunes mettent un peu tout sur le même plan... J'avais peut-être vu des cannibales dans un roman d'aventures quelconque, mais je pense plutôt qu'en termes d'inspiration, je pouvais fonctionner en autarcie. Et puis, à l'époque, le terme de dystopie n'était pas utilisé, en tous cas, je ne le connaissais pas. Cela dit, nous, les Tchèques, on avait Karel Čapek, qui était très fort en termes de vision pessimistes du monde. D'ailleurs, sa Guerre des salamandres est toujours plus d'actualité que n'importe quelles « news ».

Pourquoi as-tu cessé d'écrire pendant vingt ans après la publication en samizdat, au début des années 80, de Viande et quelques autres textes ?

Je n'avais ni le temps, ni le besoin, ni même l'envie d'écrire. D'ailleurs, je ne pense pas que j'aie jamais su bien écrire ; en tous cas, j'ai fait ce que j'ai pu. Avant Viande, j'ai écrit quelques récits courts, et après aussi ; quatre ou cinq ont dû sortir en samizdat, y compris O Albínovi, déjà évoqué plus haut, mais c'était plutôt mauvais, et puis j'avais d'autres chats à fouetter et ça ne m'amusait plus vraiment. Pendant toutes ces années, quelques idées m'ont traversé l'esprit, c'est vrai, et je me suis amusé à imaginer certains détails, des fins amusantes, mais j'avais toujours la flemme d'écrire. Je n'avais même pas envie de relire les textes que j'avais écrits, car ils me sortaient par les yeux. Je rendais toujours des premiers jets, il y avait quelqu'un pour les relire. Je crois que je n'aimerais pas que d'autres livres de moi sortent aujourd'hui, j'ai vraiment trop honte de ces galimatias. Dans les années 90, j'ai écrit Sametový geroj sur commande. Après la chute du régime, c'est une amie, Bendová, qui m'a demandé d'écrire un livre sur la manière dont on vivait sous la dictature. J'avais alors une certaine renommée en tant qu'auteur. Et je l'ai fait. Mais j'ai écrit ce livre sans vraiment y mettre du cœur, et je pense que ça se sent.

Quelles relations entretenais-tu avec le régime communiste dans la Tchécoslovaquie de la Normalisation ?

Très mauvaises. Mon aversion remontait à l'enfance, elle était née sans que je m'en rende compte. Comme certains membres de ma famille avaient été déportés dans des camps de concentration, j'avais grandi dans un environnement hanté par deux grandes abominations : les Allemands et les communistes. Plus tard, j'ai vécu plus de la moitié de ma vie en exil en Allemagne, et je ne l'ai jamais regretté. J'ai quand même eu de bons amis communistes, mais, à l'adolescence, les communistes étaient devenus mes ennemis numéro un, et dans la vie de tous les jours, ils étaient incarnés par les flics. En somme, les Russes avaient remplacé les Allemands.

Comment en es-tu venu à signer la Charte 77, manifeste de la dissidence tchécoslovaque ? Comment les choses se sont-elles passées ? Quelles ont été les conséquences pour toi ?

Quand j'ai eu vent de la Charte 77, en tant que grand pourfendeur du régime, j'avais envie de la signer. Mais j'étais persuadé, va savoir pourquoi, que l'initiative était réservée aux personnalités connues. J'ai donc commencé à travailler en ce sens, j'ai tâché de me faire un nom, et j'y suis un peu parvenu, comme on l'a vu. Ensuite, avec Trinkewitz, un fameux signataire, je suis allé voir un de ceux qu'on appelait les porte-parole de la Charte, et j'ai signé en mon nom la phrase : « Je m'associe à la déclaration de la Charte 77 », et c'est tout. Par la suite, je n'ai pas vraiment été persécuté, j'ai été plusieurs fois en garde à vue pendant 48 heures, j'ai subi des interrogatoires de nuit et j'ai été menacé, mais je n'ai jamais subi d'agressions physiques, ça ne m'est arrivé qu'une fois avec des flics, et la fois en question, ils n'y sont pas allés de main morte.

Le pire qu'ils aient pu me faire, selon eux en tous cas, c'était de m'avoir fait virer de mon travail. Parce qu'à l'époque, quand quelqu'un restait six mois sans travail, il était automatiquement considéré comme un parasite pour la société socialiste, et ça, c'était passible de prison. J'ai donc simulé pendant plusieurs mois une maladie des reins très grave qu'un médecin de mes amis avait pris soin de confirmer. Mais comme rien ne dure éternellement, au bout d'un moment, il a fallu que je passe devant une commission qui m'a déclaré en parfaite santé, et ça, c'était dangereux parce qu'on pouvait déchoir les citoyens de leur nationalité et les expédier en Bavière, en RFA. J'avais déjà une certaine expérience de la simulation : pendant l'adolescence, j'avais réussi à me faire diagnostiquer des troubles psychiatriques graves pour ne pas aller en maison de redressement, puis, plus tard, faire mon service militaire de deux ans, et voilà que, dix ans plus tard, ça me rendait de nouveau service.

La mère de mon ami Karel Trinkewitz, qui est mort aujourd'hui, nous servait de « pigeon voyageur » malgré son grand âge, elle avait quatre-vingts ans. Elle allait régulièrement à l'ambassade d'Allemagne de l'Ouest, y déposait des courriers non censurés et récupérait ceux qui étaient arrivés. Son fils Karel se chargeait ensuite de tout distribuer. Comme il s'est « exilé » avant moi, c'est moi qui ai repris ses fonctions. Je me rendais donc une fois par semaine chez sa mère, je déposais les lettres, j'en récupérais d'autres que je faisais circuler ensuite. Jusqu'à un jour fatidique. J'avais distribué toutes les lettres, mais j'avais gardé quatre livres interdits par le régime pour les lire d'abord. Et ce jour-là, malheureusement, j'ai retrouvé quelques amis, on a bu pas mal de verres et, en fin de soirée, j'ai décidé de « régler mes comptes », et je suis allé me planter devant le plus grand repaire de flics de Prague, rond comme une barrique, pour démolir une voiture de police. Toute une escouade est sortie, mais j'étais très en forme, à l'époque. Quelle bagarre ! Je n'ai jamais pris une dérouillée pareille. Bien sûr, jamais les flics ne m'auraient épargné dans ce genre de cas. Mais en plus, j'avais ces livres interdits sur moi. C'est mon diagnostic psychiatrique qui m'a évité la prison, à l'époque. Et j'ai arrêté de faire le facteur. La mère de Karel avait des problèmes de santé, elle ne voulait plus continuer. Mais, dans l'ensemble, je n'ai jamais été persécuté à proprement parler. La terreur policière qui régnait en Tchécoslovaquie dans les années 1970 n'était qu'une pâle copie de ce qui se faisait et ce qui se fait

toujours dans certains coins du monde. Même dans les pires situations qui soient, il y avait toujours une trace d'humanité. Une fois, un vieil agent de la Stb – enfin, à l'époque, tous ceux qui avaient plus de cinquante ans me paraissaient vieux – m'a dit, pendant un interrogatoire de nuit : « Vous n'avez rien avoué, mais au moins, on a pu tailler la bavette. » C'est tout ce que je peux dire sur ce sujet.

Comment as-tu réussi à faire publier tes manuscrits par Škvorecký en exil à Toronto ? Comment tes samizdats étaient-ils diffusés en Tchécoslovaquie ? Quels étaient tes liens avec la dissidence tchécoslovaque ?

Dans le domaine de la publication, j'avais les plus grandes peines du monde. À tel point que tout se faisait tout seul, d'autres gens s'en occupaient. Je remettais mes manuscrits à quelqu'un, et le reste suivait. J'écrivais tout sur une belle machine à écrire, je produisais même des petits livres reliés à la main. Je faisais toujours trois exemplaires, après quoi les pauvres personnes chargées d'en faire des copies « samizdat » devaient me maudire. Elles parvenaient à faire de jolis volumes reliés dont je pouvais moi-même acheter des exemplaires en tant qu'auteur pour cent couronnes, je crois. Mais comme ça me paraissait trop cher et que j'étais radin, je n'en achetais jamais, ce qui était stupide. Ce n'est que beaucoup plus tard que j'ai pu mettre la main sur des exemplaires de mes nouvelles *Sedmá rezervace* et *Já, bratři*, alors que je triais les affaires de mes parents, après leur mort. Je n'ai aucune idée de la manière dont ils ont réussi à se les procurer, mais je les ai gardés.

Dans quelles conditions as-tu émigré en Allemagne ? Comment s'est passée ton installation là-bas ?

Ça n'a rien eu d'extraordinaire. Il était clair que, dans mon pays, la situation n'était pas près de s'améliorer, et je venais de me marier avec une belle demoiselle en 1981 : il fallait bien que, d'une manière ou d'une autre, j'arrête de jouer les héros. Et comme la StB, que j'ai déjà évoquée, me harcelait en me disant que si je n'étais pas content, je n'avais qu'à quitter la Tchécoslovaquie, j'ai fini par le faire. Mon livre *Viande* avait préparé le terrain à l'étranger, et quand j'ai traversé la frontière bavaroise en 1983, avec ma femme et mon chien, on était les bienvenus. Le plus drôle, c'était qu'après avoir obtenu notre autorisation de quitter le territoire national, quand on est arrivés à l'ambassade de RFA, les employés me connaissaient déjà comme écrivain et dissident, de sorte qu'on a immédiatement reçu un visa de réfugiés politiques. Ensuite, évidemment, il y a eu une période un peu plus difficile : le heimweh (mal du pays), l'administration, et plus généralement tout ce qu'on doit affronter dans ce genre de situation. Mais, dans l'ensemble, ça s'est fait dans l'harmonie, et sans grands problèmes. Sans compter que les naissances de nos enfants se succédaient. J'ai trouvé un poste dans un service de psychiatrie, un travail que j'ai apprécié jusqu'à mon départ à la retraite. Et je profite tout autant de ces six dernières années de retraite. La mère de mes enfants n'est plus depuis longtemps une belle demoiselle, mais comme le monde est plein de belles demoiselles, je ne souffre pas trop de la solitude.

Quelle relation entretiens-tu avec la société tchèque actuelle ?

Je vis la moitié du temps chez moi, en Bavière, près des Alpes, et l'autre moitié en Tchéquie, pas très loin de Prague. Je ne vois pas de grandes différences entre les gens d'ici et ceux de là-bas, les mœurs sont presque identiques et je me sens chez moi des deux côtés de la frontière. J'ai depuis longtemps abandonné l'idée de sauver le monde, et j'ai pris l'habitude de sourire, sinon de rire, en voyant le tohu-bohu qui m'entoure, bon comme mauvais.

Que penses-tu de la littérature tchèque contemporaine ?

Je dois avouer que je n'y connais absolument rien. Et je n'ai pas vraiment l'intention d'y remédier... Ma bibliothèque est bourrée de livre du monde entier que je n'ai pas encore eu le temps de lire, alors j'ai déjà assez honte comme ça ! La littérature tchèque contemporaine devra se passer de mes critiques.

Propos recueillis et traduits par Benoit Meunier
Interview complète à lire sur www.monts-metalliferes.com

